Christiane Delpierre-Berthou

Christine des Amériques

J'avais dix ans en 1944

Témoignage

EDILIVRE

EXTRAIT

<u>A MES ENFANTS :</u>

NORBERT – MURIEL – ALBERT

<u>PETITS – ENFANTS :</u>

RENALD – VALENTINE – NICOLAS – AGATHE

EXTRAIT

EXTRAIT

Avant-propos

Pourquoi ai-je attendu tout ce temps pour me raconter ?

Peut-être par peur de raviver de douloureux souvenirs que le temps a apaisés. Néanmoins il y a des plaies qui ne se refermeront jamais.

Les années sont passées, la vie m'a conduite vers d'autres horizons dans lesquels mes souvenirs d'enfance n'avaient que peu de place.

La gamine que j'étais à l'époque de cette histoire est aujourd'hui grand-mère et je mesure pleinement la marche du temps qui jour après jour m'éloigne de cette enfance perturbée

Je pense que l'heure est venue de satisfaire à

EXTRAIT

la demande de mes petits-enfants, c'est-à-dire leur ouvrirent en grand les portes de ma mémoire dans laquelle les bonnes et les mauvaises choses y sont bien rangées. Je n'imaginais pas revenir un jour sur ces temps difficiles qui, soixante-dix ans plus tard, ressurgissent aussi vivaces qu'aux premiers jours.

Au fil du temps, j'ai lu de nombreux témoignages sur cette triste période, dans lesquels je ne retrouvais que partiellement mon histoire si mouvementée.

Mais, pour ne pas lasser les lecteurs, par trop de détails, je suis allée à l'essentiel.

Néanmoins pour ceux qui n'auraient pas lu « Une enfance normande » ouvrage où j'aborde ma prime jeunesse, voici quelques repères sur les personnes et lieux qui se croiseront dans les pages qui suivent.

LES LIEUX :

La basse Normandie dans les années 1940-1944.

EXTRAIT

MA FAMILLE :

Un père que j'adore, une mère aimante, ma sœur Marie-Thérèse de cinq ans mon aînée.

SAINT-LÔ :

Ville de Normandie où je suis née en 1934.

VALOGNES :

Autre ville où j'arrive en 1944, et dans laquelle j'ai découvert l'horreur.

LIEUSAINT :

Petite commune rurale de la Manche où se trouve la ferme des personnes qui nous ont recueillies durant quatre mois et dans laquelle malgré les bombes, les obus et la peur vrillée au ventre, j'ai vécu des jours inoubliables.

SEPT-VENT :

Bourgade du Calvados, où habitait mon Grand-Père.

Quelques mots sur mon père qui était palefrenier des Haras Nationaux, haut lieu réservé au renouvellement de la race chevaline,

EXTRAIT

sélectionnées pour la reproduction, on y trouve les races les plus diverses.

Les Haras Nationaux appartenant à l'Etat, les palefreniers portent un uniforme et en guise de couvre-chef un képi.

Vivre parmi ces magnifiques bêtes était pour mon père un pur bonheur.

Cependant cette mission, l'obligeait chaque année, de mars à juillet à quitter notre jolie maison de Saint-Lô pour un ailleurs.

Bien évidemment nous faisions nous aussi partie du voyage.

En 1942, nous partîmes pour Valognes, où un confortable appartement de fonction nous attendait. Nous avions tout pour y vivre heureux, malheureusement la guerre en décida autrement.

EXTRAIT

SAINT-LÔ 1940

– Dis maman c'est quoi un Boche ?

Ma question l'avait clouée sur place.

– Veux-tu bien te taire petite malheureuse !

Et sa main vint atterrir sur ma joue qui garda pendant plusieurs minutes l'empreinte de ses doigts.

Devant mon air ahuri et mes yeux pleins de larmes, elle me serra contre elle.

– Pardonne-moi ! Mais qui t'a appris ce vilain mot ?

– C'est mon copain Bébert, il m'a dit que son père avait déjà tué dix Boches.

– Ecoute-moi bien ! Ton copain Bébert est un menteur et toi, tu dois l'oublier. Je ne veux plus t'entendre prononcer ce nom, ni celui de Fridolin mais dire « Allemand »

J'ai retenu la leçon et ma langue pendant plus de quatre longues années.

EXTRAIT

Je me prends pour une héroïne

C'est en 1940 que j'ai rencontré les premiers soldats de la Wehrmacht.

Comme tous les jeudis, je jouais avec mes copines sur la place du marché, lorsque mon attention fut attirée par le bruit d'un moteur de moto.

Ils étaient deux, l'un conduisait l'engin, l'autre était assis dans le side-car dont il était flanqué. Sanglés de cuir, casqués, bottés, ils portaient de grosses lunettes qui leur faisaient des yeux de mouches.

Ils ouvraient la route à des blindés munis de mitrailleuses et aux camions chargés de soldats en uniforme vert-de-gris et en armes.

En un instant, la place se vida de tous ses occupants. Portes et volets se fermèrent les uns après les autres.

Avant même de les avoir vus, nous les gosses en avions une peur irraisonnée. Les

EXTRAIT

grandes personnes racontaient sur eux tant d'horribles choses, par exemple : Qu'ils violaient les femmes, (nous ne savions pas ce que cela voulait dire, mais nous nous doutions que c'était mal) qu'ils coupaient les mains aux petites filles. Cette perspective me fit un tel effet qu'à la vue d'un Allemand, je cachai immédiatement les miennes dans mes poches.

On nous avait également interdit d'accepter les bonbons qu'ils nous proposaient, car il se disait que c'était une arme sournoise, et qu'ils étaient empoisonnés.

Nous étions à l'âge où les influences se ressentent. Nous avons donc vécu ainsi quatre ans dans une terreur entretenue par nos parents.

Les bruits des bottes des soldats marchant au pas de l'oie, les ordres criés dans une langue inconnue accentuaient encore notre peur.

Progressivement, les rues se peuplaient d'uniformes vert-de-gris et les murs de la ville, d'affiches aux couleurs vives qui vantaient l'armée d'occupation. :

EXTRAIT

« **Ils donnent leur sang, donnez votre travail** » :

Sur une autre on voyait une femme française, tout sourire dehors dire :

« Je suis heureuse car mon mari travaille en Allemagne »

C'était du bourrage de crâne, de l'intox, malheureusement beaucoup de Français se laissèrent piéger par ces beaux écrits…

Cependant chaque jour, pour me rendre à l'école, je passais devant une affiche sur laquelle Hitler levait le bras en guise de salut. J'avais l'impression que son regard me suivait. Alors, chaque jour, par pure politesse, je lui répondais en tendant moi aussi mon bras, bien droit à l'horizontal. C'est papa qui, un jour m'ayant vue dans mes salutations hitlériennes, mit fin a cette mascarade, en m'expliquant le ridicule et le danger de mon geste.

J'avais huit ans et d'une naïveté déconcertante.

*

* *

EXTRAIT

Un jour où je jouais dans la rue à chat perché, voilà que je m'emmêle les pieds, je fais un dérapage non contrôlé, et je tombe aux pieds de deux Allemands en uniforme.

L'un d'eux se pencha vers moi, à voir son visage si près du mien et ses yeux bleus qui filtraient un regard étrange, je fus prise de panique, je pensais qu'il voulait certainement me faire du mal, m'étrangler ou me couper une main. D'un bond, je m'enfuis vers la maison et me cachai sous la table de la cuisine dont la nappe me semblait d'une solide protection.

Cependant, j'entendis marcher à côté, était-ce mon agresseur ? Précautionneusement j'ai jetai un œil, non ! C'est maman qui rentre.

Toute tremblante je sors de ma cachette, bien que j'ai la peau des mains arrachée et les genoux en sang, je ne ressens aucune douleur.

Ma seule préoccupation est de savoir s'ils sont partis ?

Maman ne comprenait rien à ma panique.

– Partis où ? Et avec qui ?

– Les soldats.

EXTRAIT

– Mais quels soldats ?

Et moi de lui détailler mon aventure.

Elle essaie alors de m'expliquer cette chose impensable, à savoir qu'un soldat Allemand s'était penché sur moi pour m'aider et non pas pour me tuer !

Son explication contredisait tout ce qu'on n'avait cessé de me répéter jusqu'alors. Il me faudra des semaines pour l'accepter.

Je devrais aussi renoncer au sentiment d'avoir vécu une histoire d'Ogre et de petit Poucet car, malgré la peur, mon imagination prenait le pas sur la réalité.

– Le soldat, ne t'as rien dit ?

– Si…

– Quoi ?

– Je ne sais pas ; il a parlé en patois.

– Non ; pas en patois mais en Allemand. Chaque pays a une langue, différente. En France on parle le Français, en Allemagne, on parle l'Allemand.

C'est ainsi que j'appris que chaque pays

EXTRAIT

avait sa propre langue.

Le lendemain, fier de mon savoir, j'en fis profiter mon institutrice.

Je guettais sa réaction et fus terriblement déçue lorsqu'elle me dit.

– Ce n'est pas une grande découverte que tu as fais là !

Pour moi si ! Huit ans et j'avais déjà entendu parler deux langues, et ce n'était pas fini…

EXTRAIT

1940-1942

A cette époque la télévision n'existait pas encore, et les postes de radio étaient interdits par les Allemands. Nous n'étions pas informés et n'avions que la campagne normande pour horizon. En raison des circonstances, nous vivions une enfance très protégée. Mais nous allions bientôt vivre des expériences exceptionnelles qui allaient vite nous faire grandir.

La vie de nomade que ma sœur et moi menions posait un sérieux problème : Tous ces déménagements dus aux déplacements de mon père n'étaient pas propices aux études !

Nous quittions notre école de Saint-Lô pour suivre ailleurs des cours et des programmes différents. Dans ces conditions, comment avoir une scolarité normale ? La solution eut été la pension, mais j'ai versé tant de larmes et poussé tant de cris que mes parents y renoncèrent.

EXTRAIT

Comme nous étions heureux tous les quatre ! Je garde encore un souvenir ému de ces moments…

Bien souvent nos parents choisissaient des écoles libres, dirigées par des sœurs, qui trouvaient mon arrivée intempestive et bien perturbante. Je devenais alors leur tête de Turc et me retrouvais au fond de la classe. J'ai encore une rancœur toute particulière pour celles que l'on appelait « les bonnes sœurs ». Elles ne furent jamais bonnes avec moi et ne pratiquaient en rien la charité chrétienne. Mon cœur de petite fille avait plus d'amour à donner qu'elles n'en eurent jamais à mon égard.

Si pour les maîtresses j'étais une mauvaise élève (mais après tout j'avais des circonstances atténuantes), pour mes camarades j'étais « une bonne copine » ce qui me valut de recevoir des mains de la directrice la médaille de la « **meilleure camarade**. »

Cette médaille n'avait aucune valeur intellectuelle, néanmoins je la portais pendant huit jours (temps imparti) au revers de ma

EXTRAIT

blouse, aussi fièrement que si j'avais reçu **la Légion d'honneur**.

Un jour, l'école nous imposa un genre tout particulier de distraction :

La chasse aux doryphores. Ce sont des bêtes jaunes aux élytres rayés de noir, qui ressemblent à des coccinelles. Ces bestioles sentent horriblement mauvais et font des ravages dans les champs de pommes de terre.

Par une circulaire des autorités d'occupation, le préfet fit savoir aux maires que les enfants des écoles devaient, sous la surveillance d'un instituteur, travailler au moins un jour par semaine au ramassage des doryphores. Les écoles seraient fermées ce jour-là.

Ici j'ouvre une parenthèse, car le nom de DORYPHORE, je l'avais entendu de la bouche de certaines personnes qui parlaient des Allemands, donc pour moi les Allemands étaient des doryphores, c'était donc eux qu'il fallait chasser, Je nous voyais déjà les détruire à coups de cailloux.

Qu'elle godiche j'étais ! Néanmoins je fus un brin déçue lorsque j'appris qu'il s'agissait

EXTRAIT

de mettre à mort de sales bêtes, mais pas celles que je pensais.

Un après-midi, nous voilà donc parties chasser ces dévoreurs de tubercules. Munies d'une boîte de conserve, nous devions traquer ces horribles bêtes entre les feuilles. Une fois notre boîte pleine, nous déversions notre récolte dans un grand bidon sous lequel la maîtresse mettait le feu. C'était alors le sauve qui peut.

Les doryphores grimpaient le long des parois. Avec un bâton, nous les faisions redescendre vers l'enfer. Ça grouillait, ça sentait le brûlé, ça explosait de tous côtés. Malgré ma répulsion, je trouvais ce traitement cruel, mais au diable les états d'âme c'était à nous de manger les patates et pas à eux.

*

* *

Pour lutter contre la dénutrition et pallier aux carences, on nous distribuait en classe des biscuits vitaminés auxquels je trouvais un

EXTRAIT

goût bizarre, néanmoins ils étaient toujours les bienvenus.

J'ai connu à cette époque des désagréments d'ordres différents :

A l'école on nous montra comment se servir d'un masque qui devait nous protéger des gaz asphyxiants. J'étais terrifiée devant cette horrible chose, car j'étais claustrophobe.

La maîtresse faisait essayer à tour de rôle le modèle disponible.

A peine avais-je le visage enfermé dans ce groin qui sentait le caoutchouc, que j'étouffais, je suffoquais, je me débattais. L'institutrice m'ôta vivement l'instrument de torture mais dans sa précipitation, m'arracha également une poignée de cheveux.

Heureusement nous n'avons jamais eu à recourir à ce genre de diabolisation.

EXTRAIT